

IDÉES.

HISTOIRE ÉCONOMIQUE

Depuis les Trente Glorieuses, la population allemande ne cesse de décroître, malgré l'apport migratoire. Une évolution dangereuse pour le dynamisme économique. Mais qui reste taboue.



Allemagne

Le crépuscule démographique



Jacques Marseille*

« **T**out pays qui fabrique plus de cercueils que de berceaux finit par mourir » : la formule d'Alfred Sauvy illustre ce qui arrive aujourd'hui à l'Allemagne et lui arrivera probablement demain. « Le vieillissement a touché plusieurs populations dans l'histoire, écrivait-il : la Grèce, Rome, Venise en sont les exemples les plus fameux. A chaque fois, ce fut la mort de la société en question. » Entre l'apogée de l'Empire romain à la fin du II^e siècle après J-C et sa chute en 476, sous le coup des invasions... germaniques, la population de l'empire avait diminué de moitié, passant de 60 à 30 millions. Au rythme où la dépopulation de l'Allemagne s'accomplit, l'évolution risque

* Professeur d'histoire économique à l'université Paris-I Sorbonne.

d'être encore plus rapide. Dans l'hypothèse d'un maintien du taux de natalité à 1,2-1,4 enfant par femme – niveau presque constant depuis trois décennies –, de la progression de l'espérance de vie, et en l'absence d'apport migratoire, la population allemande passerait de 82,5 millions en 2004 à un peu plus de 50 millions d'ici 2050, et à un peu plus de 22 millions d'ici 2100. Avec un excédent migratoire annuel de 250 000 personnes, elle atteindrait 60 millions. A ce rythme, estimé raisonnable, dès 2010-15, la proportion d'immigrés de moins de 40 ans dans les grandes villes atteindrait, voire dépasserait 50%. Et à tous ceux qui doutaient de ce type de prévisions, Alfred Sauvy répondait : « La lenteur des phénomènes démographiques explique à

Autrefois nombreux. En 1920, la République de Weimar comptait plus de 65 millions d'habitants et enregistrait bon an mal an 2 millions de naissances.

la fois le peu d'attention que leur porte l'opinion, même éclairée, la relative facilité des pronostics à leur égard, et la difficulté de tirer parti de ces prévisions : l'histoire d'aujourd'hui préoccupe plus que celle de demain. » Pour justifier sa décision de dissoudre le Bundestag et de convoquer les électeurs en septembre dernier, Horst Köhler, le président de la République allemande, a déclaré : « Nous avons trop peu d'enfants et nous sommes de plus en plus âgés ». Pourtant, tout s'est passé comme si la question démographique ne s'était jamais posée. Mais la simple observation des courbes publiées par les statisticiens allemands ne laisse aucun doute sur la nature du vieux couple que forme démographie et économie.

En 1913, nos voisins germaniques se flattaient d'avoir 45 villes de plus de 100 000 habitants contre 5 en France.



Au XIX^e siècle, l'émergence de l'Allemagne comme grande et nouvelle puissance industrielle s'accompagne d'une formidable croissance de la population. Celle-ci passe de 24,9 millions d'habitants en 1820 à 65 millions d'habitants en 1913. Dans le même temps, celle de la France passe de 31,2 millions à 41,4 millions. En dollars constants d'aujourd'hui, le PIB par habitant de l'Allemagne passe, sur la même période, d'un peu plus de 1 000 dollars à un peu plus de 3 600 dollars ; celui de la France de 1 135 à 3 485 dollars. Le quasi-triplement de la population en un siècle s'est accompagné d'un triplement du niveau de vie. Un résultat qu'aucun atout « naturel » ne permettait d'envisager. Au seuil du XIX^e siècle, l'économie et la société allemandes étaient, à presque tous les égards, en retard sur l'Angleterre et sur la France. Durablement marquée par les ravages de la guerre de Trente Ans, la population n'avait retrouvé qu'au milieu du XVIII^e siècle son niveau de 1618. Certes, on ne peut attribuer à la seule démographie le formidable décollage du XIX^e siècle. Reste que l'hypothèse établissant une relation positive entre taux de croissance économique et densité de population semble ici fortement validée. Si la part de l'investissement dans le produit national passe de 9,8% en 1850 à 12% en 1895 et 14,9% en 1913 (plus du double de la Grande-Bretagne), c'est parce qu'il a fallu développer le parc de

logements et accompagner l'intensité du mouvement d'urbanisation. Moteur de la seconde révolution industrielle, l'électricité y accélère ici la croissance. En 1913, on compte 5 110 km de lignes de tramway en Allemagne, 2 313 en France, 4 352 au Royaume-Uni. Car en Allemagne, on dénombre à cette date 45 villes de plus de 100 000 habitants, contre seulement cinq en France ; l'ouvrier français consacre à son logement 8% de ses revenus, l'allemand 17%.

Autant de facteurs qui ont permis à l'Allemagne d'accentuer ses points forts

(son industrie est la seule en Europe qui puisse se comparer aux industries électriques américaines) et d'imposer le « made in Germany » dans le monde entier. Si l'Allemagne est devenue en quelques décennies la deuxième puissance commerciale du monde derrière le Royaume-Uni, écrivait à chaud (en 1916) Henri Hauser dans un livre qui marquera les esprits français (*Les Méthodes allemandes d'expansion économique*), c'est « grâce à une capacité et une volonté de reproduction qui lui assure chaque année, décès déduits, 800 000 nouvelles paires de bras ». Avec l'émigration qui, après 1880, prit des dimensions exceptionnelles, elle pouvait « rencontrer dans tous les coins du monde des clientèles toutes prêtes, parlant sa langue, habituées à ses produits, toutes disposées à les vanter autour d'elles, bref des armées de consommateurs et de commis voyageurs. Sur les lacs américains, des villes où les

Au tournant du XX^e siècle, l'industrie allemande accompagne le fort mouvement d'urbanisation du pays. En haut : usine automobile Daimler-Benz à Untertürkheim, en 1904. En bas : station du métro berlinois en 1912.

Allemands sont la moitié ou les trois quarts de la population, au sud-Brésil, au Chili, en Australie, dans l'Afrique du Sud, des groupes (...) d'Allemands attendaient les marchandises allemandes. »

(suite page 138)...



JOHANNES WILLMS*

« LA DÉMOGRAPHIE, GRANDE ABSENTE DE LA RÉCENTE CAMPAGNE ÉLECTORALE »



« La question démographique n'est pas centrale dans la politique allemande et n'a pas été au cœur de la récente campagne électorale, même si elle apparaît de temps en temps dans le débat. *Le Complexe de*

Mathusalem, ouvrage de Frank Schirrmacher, éditeur de la *Frankfurter Allgemeine*, a ainsi fait récemment beaucoup de bruit, mais l'émotion est vite retombée. Le pays ne ressent pas le déclin démographique. Promenez-vous en Allemagne occidentale, pas un kilomètre carré n'a échappé à l'urbanisation. Toute la campagne donne l'impression d'être densément peuplée. Le contraste est frappant avec la France. De plus, l'ex-RFA a connu plusieurs vagues importantes d'immigration : des millions de Sudètes et de Silésiens (d'origine allemande) sont venus s'y réfugier au lendemain de la Seconde Guerre mondiale ; puis ce furent les aides au retour initiées par Helmut Kohl en faveur des Russes allemands et, plus récemment, l'exode des Allemands de l'Est après la chute du Mur de Berlin. Il est vrai aussi que ma génération, née juste après-guerre, n'a pas fait d'enfants. Peut-être l'effet traumatique de l'engagement douteux de nos pères et de nos professeurs. Les plus jeunes cependant se marient davantage aujourd'hui et ont un ou deux enfants, ce qui est peu.

La situation est donc préoccupante : d'ici vingt ans, nous n'aurons plus qu'un actif pour un retraité. On parle régulièrement de repousser l'âge de la retraite à 67 ou 70 ans, mais aucune décision n'a été prise. Les sociaux-démocrates du SPD sont en faveur d'une politique familiale plus active, afin de permettre aux mères de travailler. Le pays manque en effet cruellement de crèches et d'écoles maternelles. Mais l'état des finances publiques ne leur laisse pas de marge de manœuvre. La CDU-CSU reste sur des positions traditionalistes, le fameux *Kinder, Kirche, Küche* (enfant, église, cuisine). Paul Kirchhof, que Angela Merkel se proposait de nommer aux Finances, a même répété que la place des femmes était à la maison. Résultat : seules 35% des Allemandes ont voté CDU (pas plus que du temps de Helmut Kohl) et le parti a perdu le suffrage des 30-50 ans. Même Edmund Stoiber, le chef de la CSU, le parti catholique bavarois, avait fait mieux aux précédentes élections, avec 38% de l'électorat féminin. »

* Historien et correspondant à Paris de la *Süddeutsche Zeitung*, il vient de publier *La Maladie allemande*, Gallimard.

Contrairement à ce que pensent les néomalthusiens, la diminution, en Allemagne, de la population enregistrée depuis 1991 ne soulage pas le marché de l'emploi.



... (suite de la page 136)

Brisée par la Première Guerre mondiale, la courbe des naissances, un moment redressée par la politique nataliste des nazis, entame au cœur des Trente Glorieuses

une inexorable décline. Au début du siècle, l'Allemagne comptait bon an mal an 2 millions de naissances, pour une population de 60 millions d'habitants. En 1990, elle en enregistre 800 000, pour 80 millions d'habitants. L'effet sur la croissance se fait rapidement sentir. Contrairement à une idée tenace qui faisait de l'Allemagne le moteur économique de l'Europe, l'essoufflement précoce est manifeste. Toujours en dollars constants, son PIB par habitant (11 966 dollars) est, à la veille du choc pétrolier de 1973, inférieur à celui de la France (13 114 dollars) qui, elle, enregistre les bienfaits de son baby-boom. En 2001, selon Angus Maddison, il est de 21 092 dollars en France et de 18 677 en Allemagne.

Contrairement à ce que pensent spontanément les néomalthusiens, qui écrivent que « faire des enfants, c'est faire des chômeurs », la diminution de la population qu'enregistre l'Allemagne depuis 1991 ne soulage pas le marché de l'emploi, au contraire. Moins de bouches à nourrir se traduit outre-Rhin par plus de chômeurs. C'est que le vieillissement d'une population réduit

L'immigration turque vient combler le déficit démographique dans un pays où la politique nataliste est rejetée.

la flexibilité, le dynamisme et la mobilité de la main-d'œuvre. Et quand l'influence des personnes âgées devient prépondérante, elle modifie l'ordre des priorités des gouvernements, toujours sensibles aux pressions du corps électoral.

Le choix d'une monnaie forte, qui a été fait sous influence allemande, en est une parfaite illustration. Il favorise la rente au détriment de la croissance, le présent au détriment de l'avenir. A cet égard, les excédents de la balance commerciale allemande qui impressionnent tant ne doivent pas faire illusion. Ils sont avant tout liés à une consommation intérieure anémique. Dans un pays où toute idée de politique nataliste est taboue, dans la mesure où elle est associée au nazisme, mieux vaut exporter des marchandises et « importer » des Turcs et des demandeurs d'asile, pour pouvoir prendre des vacances au soleil. Comme l'écrivait, dès 1978, Alfred Grosser : « Les historiens du XXI^e siècle diront peut-être que la crise d'identité, le fonctionnement régulier des institutions, les luttes normales entre les partis et la prospérité allemande n'auront été que des phénomènes épisodiques, et que la société allemande du dernier quart de siècle n'aura connu qu'une évolution en profondeur : son propre déclin en tant que collectivité humaine. »